

Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3<sup>me</sup> ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 56; M<sup>mes</sup> Coëury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



**JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.**

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

**ENCORE LES DEUX COUPLETS ACADÉMIQUES,**

Article aussi prodigieux que l'autre. \*

C'est bien vrai, ma foi, l'on n'est trahi que par les siens. Ainsi, M. C. F., qu'un *hasard* heureux conduit très-fréquemment dans nos bureaux, et à l'amitié duquel nous sacrifierions de grand cœur toutes nos lubies littéraires, si son amitié pouvait tenir à si peu, M. C. F. vient de nous jouer un tour vraiment pendable.

Il s'agit encore de la chanson que je persiste à nommer *Académique*. M. C. F. a écrit à l'*Épingle* que M. L. B. avait refusé de l'admettre, par la crainte d'offenser un de ses collaborateurs dont le nom s'y trouvait horriblement calembourisé. Ce motif ne me paraît pas plus fondé qu'à M. C. F. lui-même. M. L. B. a refusé la chanson pour cela; nul n'adit que ce fut pour autre chose, mais enfin, la chanson a été refusée et bien refusée. La lettre de M. C. F., qui pourrait bien être une malice indirecte contre l'*Épingle*, met le fait dans toute son évidence. Et c'est justement ce fait qui me donna l'idée burlesque dont on aurait dû rire et non se fâcher, de faire échouer la chanson à l'*Athénée*, à la *Revue de Lyon* et au *Journal du Commerce*. Et les termes du refus d'ailleurs ne laissaient aucun doute sur la plaisanterie. Comment! M.

\* Voir le PAPILLON du 26 février.

Lepagnez, gérant de l'*Athénée*, aurait dit que l'*Athénée* était un journal plaisant! — Allons donc! — La *Revue de Lyon* aurait dit qu'elle ne s'occupait pas de Lyon! — Elle laisse pardieu bien ce soin-là à d'autres. — M. Galois aurait dit qu'il ne connaît pas M. Sapho et qu'il connaît M. Gasparin! — C'est absurde!

Et si, poussant plus loin la mystification, j'eusse fait répudier la chanson par l'*Ami du Clergé* (journal inconnu), comme trop érotique, par le *Courrier de Lyon*, comme républicaine, par la *Tribune Proletaire*, comme aristocratique, par l'*Indicateur*, comme tendante au purisme, qui de l'*Épingle* ou de ces journaux aurait dû le plus m'en vouloir?

Ah! M. Feytaud, vous que je connais; Ah! M. de Montherot que je n'ai pas l'honneur de connaître, vous riez bien quelquefois, peut-être; ne m'interdisez pas à moi ce plaisir! Je trouve vos rimes mauvaises, M. de Montherot; mais quelqu'un trouve que je suis spirituel OUI NON, ce qui signifie clairement que je ne le suis pas. J'attaque les vers de l'*Épingle*, M. Feytaud, mais votre nouveau collaborateur, M. C. F., m'a appelé pourfendeur de l'*Athénée*, au beau milieu d'un bal, ce qui est peu flatteur, et ne donne pas une grande idée de ma force.

Si nous faisons un journal, c'est pour nous amuser et amuser les autres, quand cela nous est possible, et par-

tant pour gagner des abonnés. Nous serions désespérés de perdre des amis à ce jeu ; mais nos amis ont trop de bon sens pour s'offenser de nos folies.

Je finis cet article en vous engageant, mes bons lecteurs, à profiter le mieux que vous pourrez des derniers jours du carnaval, à user de tous les préservatifs imaginables contre le choléra, contre le 1<sup>er</sup> acte de l'*Arbre de Belzébuth*, et surtout contre les 40 pages in-8, de la 5<sup>me</sup> livraison de l'*Athénée*, journal scientifique et littéraire, publié par une société de savans et d'hommes de lettres.

LLAC.

## GYMNASE LYONNAIS.

BÉNÉFICE DE MADAME FAIVRE.

*Une Mère. — Les duels. — L'autorité dans l'embarras. — Les vieux Péchés.*

Si vous avez lu *UN ENFANT*, lamentable histoire, publiée par M. Ernest Desprez, vous connaissez déjà le sujet du drame intitulé *UNE MÈRE*. Edouard, jeune médecin en réputation, avait épousé secrètement une demoiselle appartenant à une famille infatuée de tous les préjugés aristocratiques. Blessé par cette alliance qui fait tache à son écusson, le père de Lélia invoque sa qualité de français; il parvient ainsi à faire déclarer la nullité de ce mariage, contracté d'après les lois anglaises et, pour effacer jusqu'à la dernière trace de ce qu'il appelle son déshonneur, il fait disparaître l'enfant auquel Lélia vient de donner le jour. Instruit de ce double événement, Edouard s'indigne de ce que sa femme a pu consentir à répudier son nom; il ignore par quels indignes artifices ce consentement fut arraché à sa faiblesse, et résolu à ne plus la revoir, il s'expatrie, après avoir enlevé son fils dont il a découvert la retraite. Six ans se sont écoulés depuis cette époque. Edouard a reconstruit l'édifice de sa fortune, et songe sérieusement à donner une seconde mère à son fils; mais, un jour, cet enfant disparaît, enlevé par une jeune étrangère fixée depuis quelque temps dans le pays. Cette étrangère, vous l'avez reconnue: c'est la femme d'Edouard, la mère d'Emile. Après avoir vainement lutté contre son amour de mère, elle s'est mise à la recherche de son fils, et c'est au moment où elle désespérait de le revoir que le hasard est venu l'offrir à ses yeux. Edouard se montre d'abord inflexible; mais il y a tant de repentir dans les supplications de Lélia; la pauvre femme a tant souffert depuis le jour où elle reniait un époux pour détourner la malédiction d'un père; elle aime tant ce fils, leur fils à tous deux, que l'impitoyable Edouard se laisse enfin attendrir et renonce à ses nouveaux projets de mariage. Tout cela forme la partie sentimentale de l'ouvrage, égayé dans son cours par une vieille figure d'avocat de village, dont la manie est de jeter sa fille à la tête du premier venu, pourvu que ce premier venu ait de l'or à remuer à la pelle. Cet estimable matrimoniomanie a pour neveu un jeune médecin, en la personne duquel l'auteur s'est plu à rassembler tous les ridicules de la profession. Médecin sans malades, il voit d'un mauvais oeil la venue d'un confrère opulent, qui lui enlève à la fois l'espoir d'une clientèle et celui, plus séduisant encore, d'une alliance avec sa cousine; car cette cousine s'est prise de passion pour Edouard et, sans l'arrivée de Lélia, le mariage allait se conclure. Madame Faivre a été parfaite dans le rôle de Lélia: il faut être mère pour jouer ainsi. Sans assigner ici à chacun la part qui lui revient dans les applaudissemens

qui ont accueilli cet ouvrage, je dirai qu'il a été rendu d'une manière convenable et que tous les artistes ont droit à nos éloges, tous jusqu'au petit EMILE qui a déployé une intelligence au-dessus de son âge.

Il n'y a rien de bien neuf dans la donnée du vaudeville *LES DUELS* ou *LA FAMILLE D'HARCOURT*. Un capitaine de hussards, aimé de la nièce de son colonel; un prétendu, arrivant de province et destiné, comme c'est l'usage, à servir de jouet à son rival; un oncle qui se montre d'abord fort sévère envers le capitaine et finit par lui accorder la main de sa nièce; tel est, à peu près, le personnel comique appelé à leur aide par MM. Mélesville et Carmouche. Un double duel, assaisonné de circonstances fort plaisantes, justifie le titre de la pièce que l'on applaudit volontiers, mais comme une vieille connaissance, tant elle ressemble à d'autres déjà vues et applaudies. Barqui peut s'attribuer, sans façon, la meilleure part dans ce succès de rires auquel ont contribué MM. Rousseau et Henri autant que le comportaient leurs rôles, bien inférieurs en comique à celui de Polydore.

La soirée s'est terminée par une chute, malgré les efforts surhumains du très-comique Kime, lequel a vainement cherché à plaider la cause de *L'AUTORITÉ DANS L'EMBARRAS*. Il avait été plus heureux dans *LES VIEUX PÉCHÉS*, vaudeville que les amis du transfuge BRETON signalaient comme un écueil à tous ceux qui viendraient après lui.

CARL.

## GRAND-THEATRE.

*Le Pirate,*

MUSIQUE DE BELLINI, ARRANGÉE POUR LA SCÈNE FRANÇAISE,  
PAR M. CRÉMONT

*II<sup>e</sup> Acte.*

Si le public, qui chaque jour semble mieux apprécier le mérite de la nouvelle partition, voulait s'en rapporter aux journalistes, ce serait, à vrai dire, une œuvre bien médiocre que celle de Bellini. Lisez les feuilletons divers; celui-là, après de fades éloges, trouve piquant de louer un mauvais décor du troisième acte, composé de vieux châssis tirés de la poussière des magasins de la mairie; un troisième, après un insignifiant préambule, annonce qu'il *ALME MIEUX NE PAS PARLER DU POÈME*, et après en avoir fait une assez longue critique, il nous annonce naïvement qu'il *EST THÉATRAL, CHARPENTÉ AVEC ASSEZ D'HABILITÉ, ET SE PRÊTE MERVEILLEUSEMENT A DE RICHES EFFETS DE MUSIQUE.* — Que voulez-vous de plus! Le feuilletoniste trouve ensuite magnifique certain duo, parce que le passage de *LA TONIQUE A LA QUINTE* y est fréquemment employé. Nous avouons que nous ne comprenons guère tout cela, et que si nous ne trouvions rien de mieux, nous conseillerions à M. Provence de retirer simplement le *PIRATE* du répertoire.

Revenons au *Pirate*.

Au second acte, nous sommes transportés dans une salle gothique du château de Beaulieu. Les pirates boivent et chantent; ils célèbrent galement la généreuse hospitalité de la belle Imogène. C'est bien là un chant de pirates; chant original, que l'orchestre accompagne d'une manière plus originale encore.

Dans la première reprise de ce *SIX HUIT*, les basses et les ténors sur la scène, les instrumens de cuivre et le reste de l'harmonie à l'orchestre répètent tour à tour deux ou trois accords du plus grand effet; puis, à la seconde reprise, tous à la fois se font entendre et mêlent harmonieusement les bruyans éclats de leurs voix puissantes.

Ce chant de buveurs est destiné, selon nous, à fournir une brillante

carrière, non-seulement au théâtre, mais aussi dans les concerts; à lui seul il ferait parler avantageusement d'une mauvaise partition.

Pendant que ces ivrognes de pirates boivent, chantent et dansent, arrive leur lieutenant, qui s'indigne de ces éclats d'une joie immédérée; plus sage que ses compagnons, il leur fait sentir qu'ils ont besoin, non-seulement de leurs forces pour tenir une dague, mais encore du coup d'oeil pour la bien diriger: d'après ses ordres, les pirates s'éloignent, puis Jeannic et son amoureux ménestrel viennent là tout exprès pour chanter un joli duo que la STRANIERA de Bellini a fourni à M. Crémont. Ce duo est d'une fraîcheur remarquable; c'est encore une composition qui fera autant d'effet dans un concert et dans les salons, que sur la scène; Mad. Chambéry et M. Becquet le chantent convenablement.

A propos de cet amour de Jeannic et du ménestrel, nous pensons que M. Crémont eut très-bien pu s'en passer. Le drame y eut gagné peut-être; on aurait ainsi évité des longueurs, et par suite, la froideur qu'occasionnent toujours les scènes qui ne sont pas utiles à l'action, et qui ne sont motivées par rien d'important.

On a bien autre chose à écouter que le récit des amours subalternes de cette petite fille, quand tout le château est en rumeur à cause d'un navire qui cingle à pleines voiles vers la côte; plus il approche, ce navire, et plus la rumeur augmente; car on a cru reconnaître le pavillon du noble BARON DE BEAULIEU. Savez-vous en effet que c'est bien lui qui revient, lui que tout le monde a cru mort, lui que la baronne n'a certainement pas pleuré; car nous avons dit qu'elle aimait Olivier; nous pensons même que sitôt son deuil fini elle eut épousé le bel écuyer. Aussi quel trouble! quelle agitation! quand on annonce que le tyran a touché le port, et que sa bannière flotte déjà sur le rivage. Que faire? Olivier, désespéré, veut enlever sa maîtresse. Peut-être, la baronne consentirait-elle à cet enlèvement; mais elle a un fils... (c'est précisément la dernière scène d'ANTONY). Entre les deux amans commence alors un admirable duo; nous ne pensons pas que Bellini ait jamais rien composé de supérieur à ce morceau. A notre avis, c'est le plus complet et le plus dramatique de tout l'opéra. Nous n'y avons pas remarqué le fréquent passage de LA TONIQUE à LA QUINTE; mais nous avons distingué une tournure de phrase propre aux italiens, et que tout musicien sait reconnaître, cette tournure, Bellini l'a employée avec un rare bonheur. Dans ce duo, l'intérêt de la musique et de la situation va toujours croissant, jusqu'au moment où Olivier saisit le fils d'Imogène et veut le poignarder; là il est à son comble; un cri de mère arrête le meurtrier; puis un chant de repentir commence, chant suave et sublime qui a arraché des applaudissemens à tous les auditeurs.

Mad. Derancourt et son mari ont toujours bien rendu ce duo; nous conseillerons toutefois à M. Derancourt de ne pas trop négliger sa voix pour l'effet dramatique, en lui rappelant que l'excès contraire serait plus blâmable encore.

Mais voici Roland de Beaulieu: une belle marche l'annonce; voici des Pages, des Chevaliers, des Soldats, puis le noble baron. G. Blès, chargé de ce rôle, chante avec sagesse et talent un bel air qu'on devrait applaudir davantage; ce serait justice, car la mélodie en est agréable. Elle est en rapport surtout avec les projets de vengeance que forme Roland.

Toute la cour est assemblée, Imogène, son fils et ses femmes; il y a là des varlets, des vassaux, des gardes; tout-à-coup on amène au baron des inconnus que les nouveaux débarqués ont arrêtés au moment où ils cherchaient à s'échapper du château; à la tête de ces inconnus se présente Olivier, le vainqueur de Roland de Beaulieu; Olivier qui, en lui perçant le cœur, lui déclina son nom... Grande est la joie du baron; il peut donc se venger; par son ordre on va

s'emparer d'Olivier; Imogène intercède pour lui; la fureur de Roland s'accroît à la vue des larmes de sa femme: il veut faire mourir à l'instant le bel écuyer. Les gardes s'avancent; c'en est fait... Olivier alors déploie sur sa tête un voile rouge: «A moi, mes braves pirates!» A cette vue tous les pirates reconnaissent leur chef, les poignards brillent, les haches se lèvent, le pirate rouge est entouré, pressé par ses compagnons, et la toile tombe au moment où Olivier, par un dernier effort, cherche à poignarder son ennemi. Ce final est admirable; mais comment reproduire ces riches effets de voix et d'instrumens, accumulés dans ces airs de vengeance, de pleurs, de prières, de menaces, de sang et de combat? Allez voir LE PIRATE, et si ce passage ne vous transporte pas d'admiration, ce ne sera certes pas la faute de Bellini, non plus que celle de MM. Crémont et Duprez.

Cette dernière scène a été assez bien rendue. Cependant nous voudrions qu'un artiste habile dans l'art de grouper les masses, ordonnât d'une manière artiste ce désordre de combattans et de femmes effrayées.

Il y a beaucoup d'améliorations à apporter à cet ouvrage, et puisque nous en sommes là, qu'on nous permette une juste critique: toutes les entrées et toutes les sorties sont motivées par ces mots: ON VIENT, SORTONS; ON VIENT, TAISONNS-NOUS; ON VIENT, PARLONS BAS, etc. Nous ignorons si cela se trouve dans le poème, mais nous l'avons pris pour une mauvaise charge, qui deviendrait moins monotone si l'on ajoutait, comme dans certaine parodie: ON VIENT, C'EST SUREMENT QUELQU'UN....

A. M.

Mardi, 10, aura lieu, sur la scène du Grand-Théâtre, une représentation au bénéfice des pauvres. Elle se composera de LESTOCQ, L'ARBRE DE BELZÉBUT, et de la comédie du MANTEAU OU LE RÊVE DU MARI.

## THEATRE JOLY.

Je ne connais pas de directeur plus heureux que M. Joly. Tous ses sujets se prêtent merveilleusement à ses moindres volontés. Aussi jamais de changement de spectacle par refus, ou par indisposition d'artiste. Jamais de caprices, jamais d'envie, jamais de querelles d'amour-propre parmi ses pensionnaires. Ce sont vraiment des artistes-modèles. Ils n'ont aucune de ces petites passions humaines qui rendent parfois si petits nos grands comédiens. Allez donc au théâtre de Joly voir cette troupe merveilleuse où les amoureux sont toujours jeunes et les ingénues toujours fraîches et belles en dépit des années, où les distributions des rôles n'amènent jamais de rivalités, et où tous enfin remplissent leur devoir, jusqu'à ce qu'il plaise au directeur d'envoyer chacun d'eux au feu. Car, à tant de perfections, vous l'avez déjà deviné, de pareils artistes ne sont pas faits comme nous; ils sont en bois. Allez donc voir les pygmées de M. Joly. M. Joly dans son théâtre est, tout à la fois, l'âme, la voix, le chant de ses acteurs, leur costumier, le décorateur et le machiniste de la scène. C'est lui qui a peint cette jolie salle gothique où vous êtes; c'est lui qui a donné les mouvemens et la vie à toutes ces petites figures que vous voyez marcher et agir sur la scène, tout cela est fait avec amour. On voit que M. Joly est artiste... il l'est pour toute sa troupe.

Et voyez son public! Quel public! Pas de claqueurs, pas de cabale, pas de commissaire. Ce sont de beaux petits enfans et leurs bonnes impatientes comme eux, et puis des oranges, des sucres d'orge, des pommes et des tartelettes. C'est à faire regretter de n'être plus enfant.

O la délicieuse jouissance que celle d'observer cette rangée de petites têtes, les unes fines et espiègles, les autres sérieuses, toutes charmantes, comme les esquisses du Corrège; il faut les voir interrompre la pièce avec de bruyans éclats, avec transports et trépignemens de pieds, les fanatiques de cinq ans! et dans l'entr'acte, encore tout chauds de l'impression, ils expliquent la pièce à leurs bonnes, parlent tous à la fois, chacun jette ce qui lui reste de souvenirs, les paroles se mêlent avec les éclats de joie. C'est un étrange feuilleton fait dans un étrange langage. L'un, tapageur à l'œil vif, parle des éperons, de l'épée et de la bataille, demain il jouera au soldat; il embrasse son père pour avoir un fusil de bois, et dit qu'il veut être général, ce qui fait peur à la mère. L'autre, petite blonde aux cheveux bouclés, a remarqué la robe de la *petite fille*. Chaque caractère se dessine, chaque penchant se trahit. On déchiffre l'avenir. Voyez celui-là, seul, fier, qui ne rit pas avec les autres, et force sa nature pour garder un majestueux décorum; c'est qu'il porte la croix de l'école sur sa petite blouse, le docteur! il lui semble que tout le monde le regarde. L'orgueil de l'homme perce déjà. Et l'autre, gros gourmand, tout occupé de son sucre d'orge, qui ne répond à personne, sérieux et retiré comme un chien qui ronge un os. C'est vraiment un curieux travail que de compléter cette société ébauchée, que de suivre la pente de ces petits caractères indécis qui se nuancent déjà pour un autre siècle. Cela fait songer. On aime à placer vingt ans de plus sur ces têtes qui ne pensent pas encore, à grossir ces *passions-fœtus*; on se laisse aller à bâtir la génération qui doit nous succéder, avec ces mangeurs de confitures, et l'on cherche à surprendre en eux la solution du mystérieux problème qu'ils sont appelés à résoudre.

Ce qui plaît surtout à ce théâtre, c'est l'intimité de famille, le laisser-aller d'intérieur; on y voit de bons pères nobles, à faces épanouies; de jeunes mères, belles sans le vouloir, dégagées du corset, les cheveux négligés, se reposant du luxe, se défatiguant du monde, qui n'ont apporté ni *binocle*, ni *jumelle* — à quoi bon? — pour voir rire leurs enfans!

Les marionnettes aussi manœuvrent avec gentillesse et intelligence, c'est à faire honte à de grands acteurs, et certes j'en connais qui pourraient venir chercher des leçons de tenue chez Joly. Il me serait facile de citer des noms... mais les petits enfans demandent grace. Pas de satire aujourd'hui!

## COUPS D'AILE.

La *Revue de Lyon* vient de supprimer son second titre ainsi conçu: *Résumé des journaux de Paris et des départemens*. C'est pourquoi:

La *Revue de Lyon* rend compte de l'admission d'un nouveau membre à l'Académie.... de Paris;

La *Revue de Lyon* annonce la découverte d'une grande conspiration.... en Turquie;

La *Revue de Lyon* contient de nouvelles observations sur les Patagons.

— Le *Doigt de Dieu* est pesant. *L'Epingle* nous l'a bien fait voir dans ses nos 10, 11, 12 et 13.

— La *Revue de Lyon* assure que ses caractères sont lisibles. On la croit sur parole.

— La *Revue de Lyon* annonce qu'elle est épuisée.

— M. François Durand prétend: Que la musique du *Pirate* s'adresse aux privilégiés de la science; Que les passages fréquens de la TONIQUE à LA QUINTE y sont d'un effet surprenant; Que ce mélange de fureur et de tendresse, etc, y est rendu par des passages fréquens du mineur au majeur qui sont d'un effet admirable.

— Evidemment, M. François Durand est un privilégié de la science.

— Dans son mandement pour le carême de 1835, Monseigneur Jean Paul Gaston de Pins, l'un des neuf barons de Catalogne, archevêque d'Amasie, administrateur du diocèse de Lyon, et ex-pair de France, a ordonné et ordonne ce qui suit:

Tous les fidèles rachèteront les péchés qu'ils ont commis par le jeûne et par l'aumône.



On souscrit au bureau du Papillon,

75 Cent. par semaine.

## Histoire Générale DE BRETAGNE,

ENRICHIE

D'UNE CARTE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMORIQUE,  
DES ANCIENNES MONNAIES BRETONNES, DES ÉTATILLES, DES PORTRAITS  
ET TOMBEAUX DES DUCS ET DUCHESSES DE BRETAGNE,  
DE 500 SCEAUX DE MAISONS NOBLES, etc.

L'HISTOIRE DE BRETAGNE sera publiée en 18 volumes in-8° environ, par livraisons de texte et de lithographies séparées. — Chaque livraison de texte se composera de 64 pages d'impression; il en paraîtra une par semaine, à compter du premier avril 1833. — Il paraîtra, par mois, une livraison composée de 6 lithographies, exécutées par les meilleurs Artistes de Paris.

On est libre de ne souscrire que pour le texte seulement, sans les lithographies.

### CONDITION DE LA SOUSCRIPTION.

La livraison de texte, prise au bureau, 75 cent.  
Id. de lithographies, 1 franc.

A GUINGAMP, CHEZ BENJAMIN JOLLIVET, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,  
Et chez les principaux Libraires de France et de l'Étranger.